

# Comment en sommes-nous arrivés là?

Horia Badescu

Nous vivons en pleine pandémie et assistons chaque jour au spectacle de la mort. Terrible, terrifiant, mais pas du tout étrange pour la civilisation actuelle, « la civilisation du spectacle » comme l'appelle Mario Vargas Llosa et comme elle est en effet. La civilisation de la singerie linguistique qui traduit si bien la singerie comportementale, le cirque universel qui fait tourner vertigineusement chaque jour les images. Car sans images on ne peut pas parler de spectacle. L'image qui « vaut plus que mille paroles », comme l'on dit, l'image qui n'est rien d'autre que l'expression de l'apparence, quand elle n'est le plus souvent truquée, l'écorce du vécu et pas son sens, son noyau. Tout aussi le bavardage universalisé n'a rien à faire avec le sens que réclame l'acte de communication. L'image investie du droit exclusif de certifier la position sociale ou, encore ce qui est plus nocif, la valeur humaine et professionnelle que pratique le star-système généralisé qui spéculé le narcissisme de la nature humaine. Le besoin tout à fait naturel de l'individu d'être reconnu, mais qui devient maladif et dangereux quand celui-ci manque de vraies qualités professionnelles et humaines. Ce narcissisme exacerbé, ce désir maladif d'affirmation de sa propre image quels que soit les moyens, suscite de dangereux dérapages qui aboutissent souvent à des plus cruels actes criminels. Des crimes atroces, des criminels en série, des fous ridicules ou pleins de haine tiennent la une des tabloïdes et non seulement et font leur « métier » sous le réflecteurs des plus galonnées télévisions.

Par la perversion de l'axiologie existentielle, par le changement et la dégradation des valeurs culturelles et morales, par l'invention d'idoles en carton et « des valeurs culturelles » pour lesquelles même le kitsch est une barre trop haute, la civilisation du spectacle ne fait que pervertir l'idée de la création et de l'art et, en même temps, les valeurs du vécu, dans un mélange ahurissant qui expurge de leurs vrais sens les moments graves de l'existence et place tout sous le signe de la moquerie et de la goguenardise. Ce qui envoie évidemment à l'inculture, le manque de civilisation, mais aussi à l'infantilisme généralisé de la pensée.

On mime des valeurs ou des états émotionnels, on copie et on généralise des gestes et des modalités d'interaction humaine qui minimalisent ou même jettent en dérisoire des moments d'existence qui par contre demandent la gravité et la décence. La familiarité excessive,

l'impertinence, l'immixtion agressive dans la vie intime, la vulgarité quittent les zones obscures et occupent le devant. Vous souvenez-vous de la célèbre émission *Big brother* se gobegeant sur les télévisions du monde civilisé ? N'est-elle pas devenue monnaie-courante la volupté avec laquelle les téléspectateurs et les internautes assistent aux bagarres amoureuses, aux combinaisons et séparations de fausses idoles, à la vie « tourmentée » des starlettes, consommées sous la lumière des réflecteurs ?

Dans la société du spectacle tout est possible, tout est permis. Avec la complicité de la société même et souvent des grands esprits ennuyés et ivres de la beauté de leurs discours.

Dans son commentaire sur le livre de Guy Debord *La Société du spectacle*, Llosa soulignait : « l'aliénation - l'illusion du mensonge transformé en vérité – a étranglé la vie sociale dont elle a fait un spectacle où tout ce qui était spontané, authentique, naturel – la vérité humaine – a été remplacé par l'artificiel et le faux. » \* Car d'après Debord « le spectacle est la dictature effective de l'illusion dans la société moderne. »

Tout est devenu spectacle. Le sexe, car l'amour est depuis longtemps enterré, se consume librement sous les yeux avides de lubricité de la foule comme autrefois du sang des gladiateurs dans les arènes de la Rome impériale. Pas celles de Rome endeuillée d'aujourd'hui ! Le moment dramatique ou souvent tragique de la mort reçoit « l'hommage » des applaudissements de l'assistance comme une réussie représentation théâtrale. Les contestataires protestent en dansant *le canard* ou *le lambada* sous le jeu de lumières de leurs portables. Pendant la terrible pandémie de nos jours, les présentatrices de télévision annonçaient les hécatombes de morts comme les résultats sportifs, pendant que des dizaines de malades âgées gisaient et s'éteignaient dans les couloirs des hôpitaux de Barcelone et les vedettes de foot exprimaient leur solidarité en faisant des jongleries avec du papier hygiénique.

La vraie solidarité semble du domaine du passé et même au niveau des relations internationales les dictons préférés sont : « chacun pour soi-même ! » ou « sauve qui peut ! »

Une tragédie qu'une humanité mal préparée devant un phénomène qu'elle n'a plus vécu depuis un siècle s'avère incapable de maîtriser. Une humanité fascinée par sa capacité de création scientifique, par la technologie déifiée et le virtuel tout-puissant. Et pourtant Aldous Huxley nous a prévenus il y a plus d'un siècle : « Le progrès technologique n'a fait que nous offrir des moyens plus efficaces pour régresser spirituellement et moralement. » Mais l'arrogance, la manie de la grandeur, le narcissisme de l'homme ne furent jamais si grands. Jamais la violation des

barrières sacrées, l'immixtion inadmissible dans des territoires interdits, dans l'équilibre si parfait mais si fragile de l'univers cellulaire, dans ce bijoux biologique façonné depuis le commencement du monde, ne fut si agressive.

On a oublié que « la loi de l'efficacité régressive de la pression excessive » présume aussi une réponse sur mesure et s'applique à tous les domaines, à tous les niveaux du monde exprimé. Ce que la civilisation contemporaine, hédoniste, pragmatique et vide de sacré en bonne mesure, a ignoré nonchalamment et que la pandémie actuelle le prouve pleinement.

Il se peut que ce qu'on vit aujourd'hui n'est soit d'autre qu'un terrible avertissement sur la débauche de l'humanité et l'incapacité de l'homme de se rencontrer avec soi-même, sur la confusion axiologique et morale. Peut-être que la panacée du confinement nous a-t-elle rendus au bonheur d'être avec nous-mêmes, au bonheur du silence et de la réflexion. Serions-nous capables de sortir de l'hypocrisie, du cynisme et de la rhétorique de nos discours habituels ? J'en doute fort. Michel Houellebecq a peut-être raison de ne pas croire aux déclarations du genre « rien ne sera plus jamais comme avant » ! L'histoire de l'Humanité, qui est en réalité l'histoire de sa souffrance, prouve que l'homme n'a rien appris de ses terribles expériences. Pourtant je ne peux qu'applaudir la solution de Basarab Nicolescu : *L'homme doit naître à nouveau s'il veut vivre !* Mais le veut-il vraiment, cher Basarab ?

\*Mario Vargas Llosa, *Civilizația spectacolului*, Bucuresti, Humanitas, 2016.